

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Le jardin suspendu

Michel Lord

Numéro 41, printemps 1995

10<sup>e</sup> anniversaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Lord, M. (1995). Le jardin suspendu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 74–76.

## Le jardin suspendu

Michel Lord

Tout est dans un flux continu sur la terre. [...] Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe.

Jean-Jacques Rousseau,  
*Les rêveries du promeneur solitaire*

**A**u plus fort de l'été, je flotte au milieu de ce que j'aime appeler mon jardin suspendu (aménagé à l'arrière de la maison) tant je me sens à la fois au-dessus et en deça du monde lorsque je m'y trouve plongé. Oasis surplombant une banlieue désolante, mais qui n'existe pas vraiment pour moi, puisque je n'y prête aucune attention réelle, sauf quand je me vois forcé de sortir de l'état de suspension magique dans lequel mon jardin me tient. Le pain, le beurre, je vais le cueillir dans les terribles supermarchés, mais je les dévore au fond de mon antre de verdure. J'y ajoute ce que, enrichie à grands renforts de mousse de tourbe, une terre ingrate a pu produire : de l'ail, du thym, des tomates... Je recrée ainsi les apparences du bonheur, et, comme par enchantement, les apparences se transforment en réalité.

Comme il s'est créé un petit mythe local — le paradis terrestre au milieu de l'enfer — autour de ce lieu que j'ai façonné à la pioche et à la bêche, des amis viennent parfois y faire une escale. Mon jardin sert en quelque sorte de confessionnal naturel. Mes visiteurs y vident leur sac, crachent leur venin, évacuant ainsi les humeurs malignes qui rendaient jusque-là leur existence impossible. Les plantes écoutent aussi attentivement que moi ces plaintes de la vie urbaine et des aléas de la vie professionnelle.

Ainsi la vie n'est pas rose à la bibliothèque, en dépit de tous ces livres et de tous ces gens, apparemment avides de savoir et de fiction, qui les lisent et les mettent en circulation. Les livres en fait n'ont plus aucune importance dans cette tour de Babel, où la grogne règne derrière et devant le comptoir du prêt. La patronne s'ingénie savamment à stresser avec une rectitude exemplaire ses employés, les habitués s'amuse bêtelement à déplacer les livres sur les rayons, à déranger les revues sur les présentoirs, quand ce n'est pas une mère qui laisse son gros tocson faire ses besoins sur le tapis. Des effarés hirsutes pour la plupart, qui se servent de ce lieu public comme d'une gare ou comme un lieu d'aisance... Ah! elle est belle, la vie de bibliothécaire!

Au restaurant, ce n'est guère mieux. Le bordel, le lupanar culinaire. Servir ces béotiens qui ne savent pas faire la différence entre un cru du Niagara et un grand cru du bordelais, qui se donnent des manières de princesses en croisière, mais ne sont visiblement jamais sortis de leur quartier, qui prennent plaisir à donner des ordres, les petits fascistes. Le rêve : échapper du vin, rouge de préférence, de la soupe brûlante, du café bouillant, de la sauce tomate sur un bel habit, une robe splendide, sur un de ces tissus rares qui font l'entière et unique valeur de la personne qui les porte. Parfois le beau rêve se réalise, et alors c'est le carnaval : cris, larmes, mais aussi jouissance intime.

Au bureau ? le chemin de croix de la niaiserie. La patronne vient toujours s'enquérir du déroulement des dossiers importants : a-t-on pris soin de changer le siège de toilette que le conseiller municipal n'a pas apprécié lors de sa visite ? La tapisserie de son nouveau bureau est-elle arrivée ? A-t-on pensé à commander le vin et le fromage pour la réception de vendredi ? Le monde s'écroule autour, Berthe et Roger vont être bientôt congédiés, on manque de l'essentiel, mais ça n'a aucune importance. Oui, je vous le dis, une race de gérants d'estrade dans ce gouvernement.

Moi, j'écoute toutes ces confidences, recueilli et désolé comme un confesseur, en pensant que mon jardin perd un peu

de sa splendeur à chaque confession. On dirait une mongolfière qui se dégonfle à chaque récit de mes amis. Pauvre paradis terrestre. C'est sans doute cela, le péché originel : la vie quotidienne racontée dans un verger, un ver rongeur mangeant une pomme. Tout se mine et se contamine. Pourtant, je ne sombre jamais complètement.

Ma réflexion me fait bientôt glisser vers une autre réalité : je ne peux m'empêcher de songer que la nuit, c'est sans doute l'enfer dans mon jardin. Peut-être est-ce l'effet à retardement des retombées de toutes les paroles venimeuses de mes amis ? Chaque fleur, chaque plant reste comme en suspens, comme suspendu aux lèvres de mes, de nos confidents. Tout paraît alors d'un vert, d'un rose, d'un jaune à vous arracher des cris de joie, pendant qu'ils se vidant le cœur au grand jour.

Mais lorsque tout passe au noir, la nuit, je sais que dans mon jardin, il se livre des combats farouches bien plus importants encore que les petites histoires quotidiennes de mes amis. Je sais qu'il y a des batailles épiques pour la capture des poissons rouges qui barbotent dans mon bel étang. Les rats laveurs les adorent et en ont déjà dévoré un. Un des plus beaux, d'un noir sublime, avec des ailerons de dentelle. Fier comme un pape, il se pavanait à la surface, au milieu d'un plant de papyrus, son jardin suspendu à lui. Pas de chance. Les trois poissons qui restent ont davantage l'instinct de survie, et font la différence entre mon doigt blanc et doux, qu'ils viennent frôler lorsque je le mets à la surface de l'eau, et une patte noire et poilue qui gigote vigoureusement, sauvagement même dans l'eau, en détruisant quelques belles feuilles de nénuphar. Ça me met au désespoir. Et je ne parle pas des écureuils qui saccagent le jardin et la pelouse. Le matin, quand je me promène au milieu de la rosée, je replace les plaques de gazon renversées, je remets d'aplomb les plantes en pot bousculées par les hordes nocturnes, j'enterre les oiseaux que mes chats ont tués, et j'attends dans un état d'horrible bonheur que les premiers visiteurs viennent me raconter les joies et les plaisirs qui tapissent leur magnifique existence.